

MARTIN LUTHER KING, 40 ANS APRÈS.

COMMENT ACTUALISER SON MESSAGE ?

Parler de Martin Luther King, 40 ans après, peut avoir plusieurs sens différents. On peut célébrer le personnage comme quelqu'un de particulièrement remarquable, ou se souvenir d'un moment d'espoir qui a agité la société américaine et d'autres sociétés au-delà. Mais le véritable enjeu d'un exercice de mémoire est de se l'approprier, de s'interroger sur les moyens d'actualiser cet exemple, d'en prendre la suite, de marcher nous-mêmes sur ces traces. L'exercice est alors plus engageant et il soulève tout de suite une série d'objections.

Ce qui semble rendre difficile une actualisation de l'exemple de MLK

Peut-on passer aussi rapidement du contexte des années 50 et 60 à l'époque actuelle ? Certains en doutent. Ils soulignent que pendant ces années-là l'activisme politique était en vogue. Les sociétés admettaient des remises en cause assez radicales. Tandis qu'aujourd'hui l'ambiance est marquée par un fort scepticisme quant à la capacité de transformation de la société au travers d'outils politiques. Peut-on alors tenir un discours aussi plein d'activisme ?

Une autre objection tient non pas à l'époque, mais au lieu. Aux Etats-Unis les thèmes religieux ont droit de cité dans l'espace public, tandis qu'en France une telle mobilisation de thèmes religieux sur la place publique est impossible. Pourrait-on dès lors interpeller les pouvoirs en place au nom de notre foi ?

On peut également objecter que la stratégie non violente de MLK était plus facile à proposer dans une époque où les thèmes « baba-cool » ou « peace and love » étaient en vogue, tandis qu'aujourd'hui les politiques sécuritaires et autoritaires ont le vent en poupe.

Mais ces objections sont largement illusoire. Le problème avec le regard rétrospectif sur l'histoire c'est que nous voyons tout ce qui a marché, nous ne voyons rien des tentatives qui n'ont pas abouti et, surtout, nous ne voyons rien des obstacles qu'ont rencontrés et surmontés les personnes qui sont arrivées à quelque chose. En observant l'action de MLK on se rend compte qu'il s'est heurté à des obstacles largement analogues à ceux que nous venons d'évoquer. On oublie trop vite les tensions que MLK a dû surmonter lui-même pour parvenir à développer une action non-violente. Il n'y a pas, d'un côté, MLK pour qui tout aurait été facile et conforme à l'époque et, de l'autre, nous-mêmes pour qui tout cela serait hors de portée. Il y a des oppositions à surmonter pour agir dans la non-violence et ces oppositions n'étaient pas moins grandes à l'époque de MLK qu'à la nôtre.

Les obstacles sur la route de Martin Luther King

MLK, il faut le savoir, a été fortement contesté de son vivant par toute une fraction des Eglises américaines qui pensaient qu'il outrepassait son rôle et, surtout, que son action ouvrait la porte aux communistes. Un pasteur, pensaient beaucoup de chrétiens américains, n'avait pas à se mêler de ce genre de questions. Par ailleurs, la religion dominante, aux Etats-Unis comme partout dans le monde, est alliée aux forces conservatrices. On admet difficilement qu'un leader religieux parle pour changer les choses, sauf s'il vient d'une religion minoritaire. Donc la mobilisation de thèmes religieux dans l'espace public était autant un problème pour lui que pour nous à partir du moment où il portait des thèmes critiques et non conservateurs.

Du côté des partisans du changement, sa stratégie non-violente a été contestée comme inefficace. Jusqu'à la fin de sa vie il a dû débattre et lutter contre des fractions du mouvement qui voulaient mettre en œuvre des moyens violents.

MLK avait devant lui une offre religieuse qui ne lui convenait pas. Ou disons qu'il y avait des fragments qui lui convenaient, mais qu'il lui restait une abondance de questions non réglées. Il ne disposait donc certainement pas d'un prêt à penser dans l'air du temps qui lui aurait « déblayé le terrain ». Il a exploré différents mouvements internes au christianisme et se heurtant à chaque fois à des impasses et je trouve une forte parenté entre les impasses qu'il a relevées et celles qui nous entravent aujourd'hui.

Le mouvement du christianisme social qui prônait un activisme chrétien comme central dans la vie de foi l'intéressait, mais il le trouvait trop optimiste. MLK ayant vécu dans la société ségréguée du sud des Etats-Unis, et ayant connu la ségrégation dans les Eglises elles-mêmes, ne pouvait pas être résolument optimiste. Il pensait qu'on ne pouvait pas rentrer dans le champ de l'action simplement en pensant que tout allait s'enchaîner sans problème et sans oppositions. De ce point de vue l'optimisme des années 60 était pour lui autant un obstacle qu'un appui. Si on est pessimiste on n'agit pas. Mais si on est exagérément optimiste on se brûle les ailes. Comment donc agir sans verser dans un optimisme exagéré ? N'est-ce pas notre question, aujourd'hui encore ? L'idée, défendue par le Christianisme social, que Dieu intervenait dans l'histoire l'intéressait, mais la question était : comment ? Cette question est également toujours la nôtre.

Dans les communautés noires, loin des cercles intellectuels du christianisme social, prévalait une religion émotionnelle pratiquée. Cette ferveur, ce cœur à cœur avec Dieu était important pour MLK. Mais il devait constater que cela maintenait les Noirs dans la passivité. Comment transformer cette ferveur en action ? Une fois de plus je reconnais facilement cette question : comment conjuguer action et ferveur religieuse ? La plupart des personnes actives dans des oeuvres sociales ont une vision du monde assez prosaïque, tandis que les plus

ferventes sont plus facilement adeptes d'une foi tournée vers l'intériorité. Conjuguer ferveur et action ne va pas de soi.

MLK connaissait l'action politique menée par des ministres du culte notamment au travers de son grand-père et de son père qui avaient été actifs dans la NAACP : National Association for the Advancement of Color People. Cette association défendait le droit des Noirs dans les tribunaux. Il approuvait cette démarche, mais devait constater qu'il manquait un chaînon entre le travail de pasteur et ce travail juridique. Quel était le rapport entre les deux domaines ? Comment nourrir l'un par l'autre ? S'agit-il de deux compartiments de la vie tous deux importants, mais sans rapport l'un avec l'autre ? Une fois encore c'est toujours notre question.

En partant de l'autre bout, des enseignements de Jésus, MLK était aussi perplexe. Il l'écrit dans la postface à *La Force d'aimer*, le premier recueil de ses sermons paru en français : « *Les systèmes du 'présente l'autre joue' et du 'aime tes ennemis' sont valables, pensais-je, uniquement dans les conflits d'individu à individu ; mais si des groupes raciaux et des nations sont en conflit, il faut une méthode plus réaliste* » ; « *je fus près de désespérer du pouvoir de l'amour dans la solution des problèmes sociaux* »¹. Je connais ce genre de découragement et je suis soulagé de savoir que MLK en est passé par là, lui aussi. Cela me rend son exemple moins écrasant, plus accessible.

Donc, au total, on voit qu'au total les choses n'étaient pas tellement plus faciles pour MLK que pour nous-mêmes. Il ne faut donc pas voir les choix de MLK comme se coulant dans le contexte de son temps et de son pays, mais plutôt comme essayant de faire vivre ensemble des points de vue difficiles à concilier. Il cherchait la synthèse entre des voies opposées qu'il était difficile de faire dialoguer et je pense que toute action construite doit s'atteler à ce travail de synthèse entre des positions opposées, sinon elle est vouée à échouer. C'est sur la ligne de fracture de ces questions qu'il nous faut évoluer sinon nous ne serons pas pertinents.

Le premier sermon reproduit dans *La Force d'aimer* commence par ces mots : « *Un philosophe français déclare : nul homme n'est fort s'il ne porte dans son caractère des antithèses fortement marquées* »². J'y lis une sorte d'autoportrait de Martin Luther King lui-même. Il laisse entendre, en citant cette phrase dont je n'ai pas retrouvé l'auteur, que les tensions et les oppositions n'étaient pas seulement autour de lui, mais, également, en lui. Et je pense qu'actualiser l'engagement non-violent de MLK suppose d'accepter ces oppositions et ces tensions autour de nous aussi bien qu'en nous. Ce n'est une voie ni évidente ni facile. Appelons là « *la voie resserrée passant par la porte étroite* » en référence au Sermon sur la Montagne et à l'appel de Jésus-Christ à marcher à sa suite (Mt 7.13-14).

¹ *La force d'aimer*, traduction française, Casterman, 1965 (édition originale, 1963), p. 225.

² *Ibid.*, p. 15.

Alors, voyons ce qu'il en est de ces tensions et de la manière de les vivre en les surmontant.

Aimer l'ennemi : une attitude active et non passive ; une augmentation des tensions plus qu'une diminution

Dans la postface à *La Force d'aimer*, que nous avons déjà citée, MLK retrace brièvement les étapes de son cheminement aussi bien intellectuel que spirituel. Il parle de sa découverte de Gandhi avec cette formule aussi sincère que forte : « *Le Christ donnait l'esprit et la motivation, Gandhi fournissait la méthode* »³. Ce qui le frappa chez Gandhi c'est que sa pratique de la non-violence s'appuyait sur un concept lui-même en tension : *Satyagraha* : vérité – force ou amour – force. « *J'en arrivai, poursuit MLK, à voir pour la première fois que la doctrine chrétienne de l'amour, mise en oeuvre par la méthode gandhienne de la non-violence, est l'une des armes les plus puissantes dont puisse disposer un peuple opprimé dans sa lutte pour la liberté* »⁴. Quand il écrit le recueil de sermons que nous citons, il l'appelle *La Force d'aimer* et il s'agit, manifestement, d'un titre à double sens car il sous-entend également : la force qu'il y a dans le fait d'aimer.

L'amour dont on parle ici n'est pas un amour passif qui endure, supporte et laisse faire. Il s'agit d'un amour qui veut transformer les autres et les situations. Dans cette idée de méthode que pointe MLK on retrouve le souci pragmatique typique du monde anglo-saxon. MLK voulait un amour qui « marche », qui produise quelque chose de concret.

Chez MLK comme chez Gandhi, l'amour est utilisé comme une provocation. Erik Erikson a bien souligné la provocation sans cesse présente chez Gandhi⁵. Et si l'amour est utilisé comme une provocation on se situe dans une tension. Il ne s'agit pas de simplement respecter l'autre, mais de le mettre en question, de le provoquer tout en l'aimant.

Dire amour – force c'est d'un certain côté plus obscur que non – violence, mais d'un autre côté c'est plus clair. Non – violence c'est surtout une absence et cela induit une image de passivité. Amour – force signifie surtout une présence : être présent à l'autre par l'amour et dans la force. Le premier sermon de *La Force d'aimer* que nous avons cité ci-dessus est un commentaire d'un verset de l'évangile de Matthieu : « *Soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes* » (Mt 10.16). Ce verset illustre parfaitement la tension dont nous parlons ici.

³ Ibid., p. 226.

⁴ Ibid.

⁵ Erik Erikson, *La vérité de Gandhi. Les origines de la non-violence*, traduction française, Flammarion, 1974 (édition originale, 1969).

Du coup cela nous rend plus compréhensible la manière dont nous pourrions nous emparer aujourd'hui de la démarche de MLK. Posons-nous les questions qu'il s'est posées : Où sont les injustices ? Quelle est la provocation qu'il nous faudrait mener ? Cette provocation est un appel au puissant pour qu'il se convertisse : qu'il change sa manière de faire. Aimer le puissant c'est supposer qu'il peut changer. Mais il ne s'agit certainement pas d'un amour confortable !

Agir malgré tout. Le rôle de la foi dans l'engagement de MLK

Il y a une deuxième source moins connue à la synthèse des contraires à laquelle est parvenu MLK : c'est l'existentialisme. Cette approche est passée de mode. Au moment de la formation de MLK elle était tout à fait en vogue. Une fois encore la postface à *La Force d'aimer* que MLK a dénommé : « Pèlerinage à la non-violence » nous dit l'essentiel. « *Je me convainquis alors que l'existentialisme, bien qu'il soit devenu trop à la mode, a saisi au sujet de l'homme et de sa condition certaines vérités de base qu'il ne faut pas négliger* ». MLK ne donne pas beaucoup de détails à ce sujet, mais il y a chez lui, quelque chose de typiquement existentialiste : c'est le retournement du « malgré tout ». Tout est difficile et ambigu, mais « malgré tout », il est possible de faire quelque chose. Les situations paraissent verrouillées et désespérées, mais « malgré tout » il faut y agir.

MLK cite particulièrement Tillich, théologien allemand émigré aux Etats-Unis à cause du régime nazi et nettement influencé, dans sa période américaine par les thèmes existentialistes. Le livre testament de Tillich s'appelle *Le Courage d'être*⁶. Là aussi, je discerne une sorte de parallélisme entre les deux titres : *Le Courage d'être* et *La Force d'aimer*. MLK nous parle de la force d'aimer « malgré tout ».

Cela aussi ça nous rend plus facile d'endosser une démarche non-violente. On ne nous appelle pas à un amour béat qui ignore les obstacles, mais à un amour qui a pris la mesure de tous les obstacles et qui continue à aimer « malgré tout », ce qui demande, assurément, une force particulière.

Cette force MLK l'attendait de Dieu lui-même. Il citait souvent un épisode survenu au début de sa lutte pour les droits civiques : « *Je sortis du lit et commençai à arpenter le plancher. (...) J'étais prêt à abandonner. (...) Dans cet état d'épuisement, alors que mon courage était presque entièrement perdu, je décidai de remettre mon problème à Dieu. La tête entre les mains, je m'inclinai sur la table de la cuisine et priai à haute voix (...) : Je suis au bout de mes forces. Il ne me reste rien. J'en suis venu au point où seul je ne puis plus faire face. A ce moment même, j'eus conscience de la présence divine comme jamais auparavant. C'était comme si je pouvais entendre la tranquille assurance d'une voix intérieure : « Debout pour la*

⁶ Traduction française, Casterman, 1967 (édition originale, 1952).

justice. Debout pour la vérité. Dieu sera toujours à tes côtés » Presque aussitôt mes craintes commencèrent à me quitter. (...) J'étais prêt à tout affronter »⁷.

Il existe un sermon de MLK particulièrement sombre qui s'appelle : « Minuit quelqu'un frappe à la porte »⁸. Le début donne la chair de poule, car il passe en revue tout ce qui ne va pas dans la société du temps : crise morale, sociale, psychologique, familiale, politique, internationale, tout y passe dans une ambiance nocturne effrayante. Dans cette nuit les Eglises faillissent : les hommes frappent à leur porte, mais elles restent sourdes.

Et puis soudain tout se retourne. Il est minuit, mais ... il y a de l'espoir « malgré tout ».

Il faut noter, au passage, qu'il y a quelque chose de tout à fait caractéristique du type d'interprétation pratiquée par MLK dans ce sermon. On interprète généralement la parabole de l'ami qui vient frapper à la porte à minuit comme concernant la prière alors que MLK en fait quelque chose qui concerne les luttes du quotidien. Le texte de Luc (Lc 11.5-13) parle du don du Saint-Esprit ... qui concerne autant notre vie intérieure que la transformation de notre manière d'agir. C'est nous qui coupons la prière de la pratique, ce n'est pas la Bible qui le fait. Cette manière de déborder de questions « spirituelles » vers des questions pratiques est tout à fait typique de MLK et cela devrait nous inspirer. Parce que si, parfois, son interprétation est discutable, elle restitue, souvent, un sens du texte que nous avons oublié.

MLK se forgea ainsi une conviction historique : la lutte basée sur la haine n'amène que des victoires à court terme. A moyen terme elle engendre la haine et donc pas de solution viable. La lutte basée sur l'amour, de son côté, est difficile, tendue et paradoxale, mais c'est elle qui a une force transformatrice. Pour MLK cette force transformatrice venait de Dieu. MLK n'a pas vraiment précisé la place exacte des croyants dans ce processus. Il faut dire qu'il vivait dans une société où tout le monde (ou presque) se réclamait de Dieu et où il rencontrait autant d'oppositions dans l'Eglise que hors de l'Eglise. Il n'a donc pas eu trop l'occasion de se poser la question.

Alors actualisons !

Une fois ce chemin parcouru voyons ce qu'il en est, aujourd'hui, de cette force transformatrice de l'amour en général avant de nous interroger sur le rôle particulier des croyants. Quand nous parlons de l'amour, nous entendons, on l'aura compris, non pas un amour béat ou à bon compte, mais un amour « malgré tout ».

⁷ *La force d'aimer*, op. cit., p. 176.

⁸ Reproduit dans *La Force d'aimer*, op. cit. et dans le recueil éponyme : Martin Luther King, Bruno Chenu et Serge Molla, *Minuit quelqu'un frappe à la porte*, Bayard, 2000, où figurent les réactions de l'auditoire.

Nous avons eu ou nous avons, autour de nous, plusieurs exemples de luttes non-violentes qui ont permis de faire avancer les choses. Un exemple majeur fut la chute du mur de Berlin en 1989. La transformation des pays de l'Est a obéi à une série de facteurs, mais, entre autres, vers la fin, à une action non-violente de protestation. Les Eglises y jouèrent, d'ailleurs, un rôle tout à fait actif.

D'une manière générale dans les relations internationales il y a une conviction assez générale qui veut que la négociation soit plus efficace que les conflits armés. Cela dit c'est une conviction qui fait son chemin lentement. Il y a encore, à ce propos, beaucoup de combats d'arrière-garde.

Dans les affaires intérieures, il y a aussi la conviction encore plus partagée que la démocratie vaut mieux que les pouvoirs militaires. Or la démocratie est une vaste organisation de confrontations, de combats non-violents.

Je souligne ces exemples parce que l'on a tendance à les oublier tellement ils nous sont devenus familiers. Quand les exemples sont passés, ils paraissent évidents par eux-mêmes. Mais chaque fois qu'une question nouvelle surgit, nous hésitons à penser que la voie de l'amour – force est viable.

Par rapport aux enjeux en cours je citerais un cas plutôt réussi : les tentes des sans-abri. En rendant visible l'existence des personnes sans toit les associations poussent les politiques à prendre des mesures. La question avance lentement, mais elle avance, d'action en action. Je cite également le droit de grève (dont la Guadeloupe a fait un usage remarqué peu de temps après la série de conférences ici rassemblées !) qui permet de vivre des conflits sans prendre les armes.

Il y a également des cas bien moins réussis. Je pense ici au malaise des banlieues. Je rêve, à ce propos, d'associations qui parviendraient à trouver des formes de manifestations non-violentes qui conduiraient les pouvoirs publics à agir. Pour l'instant c'est la violence croisée, entre jeunes et forces de l'ordre, qui prévaut.

Je pense également au rapport à la justice qui devient de plus en plus hystérique ces dernières années. La justice est là pour ramener la paix. Une personne condamnée, qui a payé son amende ou purgé sa peine, a payé sa dette à l'égard de la société. Mais de plus en plus de personnes sortent des tribunaux en criant que les coupables n'ont pas été suffisamment sanctionnés. La haine engendre ici la haine et la rancœur sans fin. Dans quelques endroits dans le monde, des associations travaillent, après la décision de justice, à rétablir un dialogue entre victimes et agresseurs. C'est une action très utile et fructueuse.

Toutes les démarches de médiation, au niveau du voisinage, de conflits entre groupes ou de conflits internationaux, sont des voies d'action à mobiliser également.

Les sociétés deviennent plus violentes un peu partout sur la terre. Les guerres civiles continuent et même dans les pays pacifiés les actes d'agression à l'égard des personnes augmentent depuis une vingtaine d'années. Il s'agit là d'enjeux de longue haleine, mais si on fait l'effort d'y travailler je suis certain que l'amour – force a quelque chose à y faire. De

même que je suis certain qu'une autre voie que l'escalade serait possible dans la lutte contre le terrorisme.

Un appel aux chrétiens

Il reste bien sûr la question de savoir jusqu'où cela est viable pour des non – chrétiens. C'est la foi de chacun qui est en jeu. Une foi laïque dans la valeur de l'amour – force est possible.

Mais, à vrai dire, j'ai envie de renverser le propos : aujourd'hui où tout le monde est persuadé que les convictions religieuses sont source de violence, le défi lancé aux chrétiens est de se faire les champions de l'amour – force.

Pour MLK sa foi protestante était une ressource : la ressource d'un face à face avec Dieu qui le reconstruisait. Je pense que c'est toujours le cas. Nous devrions être capables d'aller plus loin que les autres dans cette direction. Relèverons-nous ce défi ?

Le défi concerne les chrétiens individuellement et collectivement. J'ai que MLK n'a pas parlé de l'Eglise comme d'un lieu prophétique, car ce n'était pas ce qu'il observait. C'était un lieu où il pouvait prêcher, mais un lieu qui restait nettement ségrégué quand même. Mais d'autres que lui ont théorisé le rôle de l'Eglise comme communauté prophétique qui met en oeuvre, en son sein, l'amour – force avant de le porter à l'extérieur. C'est là un autre défi : construire des rapports sociaux prophétiques déjà dans l'Eglise.

Tout cela est-il hors de portée ? Non, mais cela passe par un malgré tout, par l'acceptation de tensions y compris en nous-mêmes. Souvenons-nous de cette phrase : « *Nul homme n'est fort s'il ne porte dans son caractère des antithèses fortement marquées* ». Transformer les tensions en force : en nous, dans l'Eglise et autour de nous, c'est un beau programme, mais c'est surtout un programme possible !

Frédéric de Coninck